Resp Pf Pl B 8

LE RÉTABLISSEMENT DU CULTE.

POÈME

PAR

P. M. L. BAOUR-LORMIAN.

A TOULOUSE,

De l'Imprimerie de SAINT-MARTIN cadet, rue du Musée, 4.e section, N.° 56.

AN XII. — 1804.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE

COPIE *de la lettre de son Éminence M.gr le Cardinal* CAPRARA, *Légat à* latere.

Monsieur,

LA lettre de M.gr le Cardinal CONSALVI, Secrétaire d'État, que vous trouverez ci-jointe, vous fera connaître que l'exemplaire de votre Poème sur le *Rétablissement du Culte*, dont vous avez fait hommage au Souverain Pontife, a été reçu par SA SAINTETÉ avec une bienveillance toute particulière. Je me félicite de pouvoir vous transmettre ce témoignage de sa bonté paternelle; et suis avec une haute estime,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

J. B. Cardinal CAPRARA.

Paris, ce 15 Mai 1804.

TRADUCTION littérale de la lettre de son Éminence M.gr le Cardinal CONSALVI, Secrétaire d'État, écrite au nom du Saint Père.

Monsieur,

J'AI eu l'honneur de mettre sous les yeux du Souverain Pontife le Poème sur le *Rétablissement du Culte*, que vous lui avez adressé. SA SAINTETÉ en a éprouvé une telle satisfaction, qu'elle n'a pas voulu différer un moment de vous la faire connaître : *en conséquence*, elle m'a ordonné de vous remercier en son nom de votre agréable envoi. Elle s'est convaincue que cet ouvrage était en même temps digne de la gloire de la Religion, et des éloges qui lui ont été accordés. Elle m'a ordonné encore de vous assurer de toute sa bienveillance ; et en mon particulier je vous prie d'agréer les

assurances de l'estime très-distinguée avec laquelle je me plais à me dire,

Monsieur,

Votre très-humble serviteur,

C. Cardinal CONSALVI.

Rome, ce 21 Avril 1804.

LE

RETABLISSEMENT

DU CULTE.

POÈME.

Que Pindare, autrefois, sur une lyre impie,
Ait chanté pour ses dieux aux fêtes d'Olympie,
Je n'emprunterai point ses profanes accords!
Mais toi qui du *Cédron* fis retentir les bords,
Qui charmas du *Liban* les cèdres solitaires,
Viens résonner encor sous mes mains téméraires,
Harpe du roi prophète, et que tes sons touchans,
Dans ce jour solennel accompagnent mes chants!

Au jour de désespoir, de vengeance et de haine,
Les méchans avaient dit dans leur âme hautaine:

« Dieu n'est point : le mensonge et la crédulité
» Livrèrent seuls le monde à son autorité.
» S'il existe ce Dieu que le faible révère,
» Qu'il pousse jusqu'à nous le cri de sa colère ;
» Qu'il déserte son trône, et la foudre à la main,
» Qu'il vienne proclamer son pouvoir souverain ! »

Ils disaient ; et leur bouche, aux blasphèmes ouverte,
Du fidelle tremblant avait juré la perte.
Insensibles et sourds à la voix du remord,
Dans l'ombre ils aiguisaient le glaive de la mort ;
Et bientôt, messagers de l'esprit des ténèbres,
Ils épouvantent l'air de hurlemens funèbres.
Comme une légion de voraces corbeaux,
Qui cherchent leur pâture au milieu des tombeaux,
Ils s'élancent... Le ciel, à leur aspect sauvage,
Se voile tout-à-coup d'un sinistre nuage :
Le Roi des Rois, surpris dans ses solennités,
Voit tomber sous leurs coups ces temples dévastés.
Les lévites en pleurs, autour de l'arche sainte,
Défendent vainement cette pieuse enceinte,
Où leurs hymnes de paix s'envolaient chaque jour,
Parmi des flots d'encens, jusqu'au divin séjour.
Sous le lin protecteur, la pourpre, les guirlandes,
Aux pieds de ces autels, témoins de tant d'offrandes,
Sanglans, percés de traits, ces martyrs glorieux
Tombent, et le pardon est écrit dans leurs yeux.

Qui veillera sur vous, auguste sanctuaire ?
Vos appuis ne sont plus : la horde sanguinaire
De vos détours secrets fouille les profondeurs ;
L'or et les monumens de vos saintes grandeurs,
Le pain mystérieux, et les vases de gloire,
Tous ces trésors, butin d'une affreuse victoire,
Dans Babylone en deuil, indignement traînés,
Frappent d'un juste effroi ses peuples consternés :
D'infâmes histrions, d'abjectes courtisanes,
Pressent les coupes d'or de leurs lèvres profanes,
Et boivent, dans l'excès d'un délire pervers,
Un vin, qu'en souriant leur versent les enfers.

Mais pour les assassins qu'un feu caché dévore,
A peine des forfaits luit la sanglante aurore,
Plus d'un asile obscur soustrait à leurs regards
Ces hommes qui du ciel portaient les étendarts.
Apôtres des cités, dans une paix profonde,
Satisfaits d'échapper aux tempêtes du monde ;
Les uns, du monastère antiques habitans,
Frappaient le saint autel de leurs fronts pénitens ;
Les autres, au milieu des montagnes arides,
Des grottes, des forêts, nouvelles Thébaïdes,
Allaient, faisant le bien dans leur humilité,
Et, pauvres, secouraient encor la pauvreté.
Mais le crime parut armé de sa puissance ;
Le désert fut troublé dans son vaste silence :

Les échos de ces bois, de ces murs révérés,
Qui n'avaient répondu qu'à des hymnes sacrés,
Répétèrent alors l'outrage et le blasphème :
La piété timide, et se livrant soi-même,
Le front calme, attendit ses bourreaux inhumains,
Et sans murmure aux fers tendit ses faibles mains.
C'est là, dans les détours d'un cloître taciturne,
Qu'élevant vers son Dieu sa prière nocturne,
Au formidable appel de l'airain de minuit,
Rêveuse, elle marchait à pas lents et sans bruit ;
C'est là que, recueillie en des pensers austères,
A la sombre lueur des lampes funéraires,
Elle allait quelquefois, dans un angle écarté,
S'asseoir entre la tombe et l'immortalité.....

Temples majestueux, vénérables portiques,
Des vierges de Sion abris mélancoliques ;
Murs ténébreux, où l'âme, en son ravissement,
Avec Dieu même osait converser librement,
Vous fûtes dépouillés de vos pompes divines.
Le Silence et la Mort, fantômes des ruines,
Tranquillement erraient autour de vos débris ;
La ronce serpentait le long de ces pourpris,
De ces autels, voilés par d'éternelles ombres.
Le tortueux reptile, hôte de ces décombres,
D'une écume empestée infectant le saint lieu,
Rampait sur l'autel même où descendit un Dieu.

Digne sujet d'horreur pour les races futures !
Des temples, transformés en étables impures,
Se virent par la fange obscurément flétris ;
Ciel vengeur ! des chevaux, pour les combats nourris,
Hennissaient sous la voûte où des voix pacifiques
Du Dieu de l'univers entonnaient les cantiques ;
Et de leurs pieds d'airain, en leurs fougueux transpor...,
Battaient le marbre antique où reposaient les morts...
Les morts... ils n'étaient plus dans leurs couches d'argile:
Le crime osa forcer ce redoutable asile ;
Dans ces noirs souterrains, domaines du trépas,
Sur la poudre des temps il imprima ses pas.
Il osa renverser de leurs trônes funèbres,
Des pontifes sacrés, des monarques célèbres,
Des sages, des héros qui dormaient en ces lieux,
Sur la foi des mortels, sous la garde des cieux ;
Il osa du sépulcre ouvrir le flanc avare ;
Et Sibaris, témoin de ce larcin barbare,
Les vit, sans tressaillir, aux pieds de ses remparts,
Semer de tant de rois les vestiges épars.

« Quand l'homme sans retour au tombeau doit descendre,
» Qu'importe, disait-il, qu'on respecte sa cendre ?
» Rien ne peut lui survivre. Un aveugle destin,
» De la vie à la mort lui trace le chemin.
» Qu'il meure ! il va grossir l'éternelle matière,
» Et son corps, affranchi d'une chaîne grossière,

» En atomes légers, sur les ailes des vents,
» Vole se réunir aux divers élémens. »

Tel en ces tristes jours on l'entendit lui-même
Avilir des tombeaux la majesté suprême.
La mort inexorable, offerte à nos regards,
A coups précipités frappait de toutes parts ;
Hélas ! et nul ami, les yeux mouillés de larmes,
N'osait du dernier jour adoucir les alarmes ;
Nul ministre de paix, nul ange du Seigneur,
Au mourant, étendu sur un lit de douleur,
Ne venait apporter la parole de vie.
Hélas ! par-tout errante, et par-tout poursuivie,
Leur race infortunée allait de mers en mers,
De climats en climats, traîner ses longs revers.
Tu fuyais avec eux, toi, leur chef magnanime,
Pontife révéré, ta vertu fut un crime ;
Et la Religion qui te prêtait sa voix,
Et la tiare sainte, et la pourpre des rois,
Rien, des nouveaux *Dathans*, n'épouvanta l'audace:
Poursuivi par l'effroi, l'insulte et la menace,
Renversé sans retour de ce trône pieux,
Qu'un apôtre lava de son sang glorieux,
Rome te vit loin d'elle achever ta carrière,
Et Valence ferma ton auguste paupière.

Mais, tandis que le juste, entouré de bourreaux,
A l'Arbitre éternel se plaignant de ses maux,

Pour soutenir des jours que le malheur consume,
Se nourrit en secret du pain de l'amertume ;
L'impie, avec orgueil, sur la pourpre étendu,
Bravant le fer vengeur, par un fil suspendu,
Dévore à ses festins l'agneau des sacrifices,
Mêle à des jeux lascifs l'appareil des supplices,
Et promenant ses doigts sur une lyre d'or,
A ses chants assassins donne un coupable essor.
S'il méconnaît le Dieu que l'univers adore,
Il en invente un autre, et sans pudeur l'honore.
La *Raison* désormais est sa divinité.
Sous ses traits imposteurs, une infâme beauté,
Assise sur l'autel, reçoit un vil hommage ;
Autour d'elle l'encens s'épaissit en nuage,
Et son adorateur, devant elle abaissé,
Lui présente en tribut le sang qu'il a versé.

Cependant, de son crime épouvanté lui-même,
Il veut au Roi des Rois rendre le diadême.
Maudit des nations, il veut leur révéler
Le Dieu que de son trône il tenta d'exiler.
Lui-même, sous les yeux d'une terre proscrite,
Commande en son honneur une fête hypocrite :
Les chênes, les lauriers, doux tribut des hameaux,
Serpentent sur les murs en verdoyans rameaux.
Ces parfums que le Mois, aurore de l'année,
Prodigue sans mesure à la terre étonnée,

Aux prés, aux champs, aux bois, aux collines ravis,
Des temples, des palais embaument les parvis.
Le sang a disparu sous des touffes de roses ;
Et, du sein de ces fleurs nouvellement écloses,
La France, soulevant son front silencieux,
Voit la pompe profane, et détourne les yeux.
Là, parmi tous ces dais de flottante verdure,
A l'éclat du soleil, et devant la nature,
Au retour du printemps, et sous l'azur du ciel,
L'impie, insolemment, *décrète* l'Éternel.
L'Éternel lui répond par un coup de tonnerre.
L'ange exterminateur, descendu sur la terre,
S'avance, environné d'un tourbillon de feux ;
Dans sa main resplendit le glaive lumineux ;
Balthazar est atteint au milieu de sa joie :
Il tombe, les enfers viennent saisir leur proie ;
Et les peuples surpris, se demandent entr'eux :
« Comment est-il tombé ce colosse orgueilleux ? »

L'impie avait vécu ; mais son ombre sanglante
Planait encor sur nous, et versait l'épouvante.
Le Tabernacle encor d'un crêpe était voilé.
Enfin, vers l'Orient, par Dieu même appelé,
Un héros apparaît sur la sainte montagne.
La gloire le précède, et l'amour l'accompagne :
De la Religion il vient sécher les pleurs.
Cette épouse du ciel, oubliant ses malheurs,

Replace sur son front la couronne immortelle :
Ses yeux, ternis long-tems, brillent d'un nouveau zèle.
Timide, et respirant d'un passé douloureux,
Son cœur s'ouvre à l'espoir de faire des heureux,
Et ses beaux chants d'amour et de reconnaissance,
De son libérateur célèbrent la puissance.
Comme un astre charmant qui vers le soir nous luit,
L'olivier à la main, l'aimable paix la suit.
De la triste Sion toutes deux exilées,
Dans ses murs triomphans toutes deux rappelées,
Compagnes d'infortune et de félicité,
Elles rendent hommage à la Divinité.
Abandonne, ô Sion, les crêpes du veuvage !
Temple, relève-toi sur le sacré rivage !
Fleurs, embaumez les airs des parfums les plus doux !
Le Dieu fort et vivant dépouille son courroux.

Faut-il chanter ce jour d'éternelle mémoire,
Et d'un autre Cyrus la dernière victoire ?
Le soleil, couronné de splendeur et de feux,
Voyageur immortel, s'avançait dans les cieux ;
A ses premiers rayons le bronze des batailles,
Tonne pour le Très-Haut au sein de nos murailles :
L'airain religieux, muet dix ans entiers,
Mêle une voix sonore à ses accens guerriers.
Le long de nos remparts, une foule enivrée,
Contemple avec transport cette aurore sacrée.
Vers le saint édifice, à son maître rendu,

Chacun vole, et d'amour et d'ivresse éperdu,
Semble douter encor d'un réveil qui l'enchante.
O du culte chrétien pompe auguste et touchante !
Ces lévites, couverts de longs habits de lin,
Le son de la trompette et de l'orgue divin,
Le cantique de paix, la myrrhe et le cinname,
Voltigeant sous la voûte en colorante flamme,
Tous ces braves, vieillis dans la gloire et l'honneur,
Balançant leurs drapeaux sur l'autel du Seigneur,
Les transports, les soupirs, les vœux d'un peuple immense,
Et celui qui d'en-haut apporta la clémence,
Humiliant lui-même, en ce moment sacré,
Son front victorieux, de palmes entouré....
Il semble que, parlant à travers un nuage,
Dieu fasse à tous les cœurs entendre ce langage :
« De vils profanateurs, outrageant mon pouvoir,
» D'une main sacrilège ont brisé l'encensoir.
» Ils ont séduit mon peuple et rompu l'alliance
» Qui joignait sa faiblesse à ma toute-puissance,
» Et moi, de mes fureurs ouvrant les arsenaux,
» J'ai fait tomber sur lui mes rapides fléaux ;
» Tremblant, il a crié vers le Dieu de ses pères :
» Alors paraît un homme en des jours plus prospères,
» Heureux médiateur entre mon peuple et moi ;
» Il relève mon temple et rétablit ma loi :
» Sa gloire, ses vertus désarment ma vengeance ;
» Au rang des nations je replace la France. »

F I N.